

FR/ « Accepter le droit de l'autre à exister », par Mohed Altrad Entrepreneur

La Tribune du Dimanche, 1^{er} décembre 2024

« En Israël, on ne voit pas la souffrance des Palestiniens. Et côté palestinien, on n'a jamais compris la Shoah ».

Quand on voit les images terribles qui arrivent du Proche-Orient, on est saisi par le regard des enfants: les enfants de Gaza, amputés, orphelins, dont les regards disent la dépossession de tout sens ; les adolescents israéliens sortis de captivité qui reviennent de l'enfer avec leur regard qui cherche un sens, un point fixe pour se reconstruire. Je connais cette région. Je suis né pas très loin, dans l'entre-deux fleuves syrien, ce pays de la Djézireh qui est d'abord un désert. Les relations y sont brutales, on peut mourir pour un regard, mais aussi se tendre la main parce que l'adversité l'exige. Presque sans un regard. Je suis comme tout le monde, bouleversé par ces regards.



Et je me pose la question de l'éthique : comment peut-on tuer tant d'enfants? Comment peut-on tuer des jeunes qui dansent et prendre en otage les survivants ? Je me souviens de quelques pages lues de Levinas. C'est un philosophe austère, aride, difficile à lire et à comprendre. Mais je me souviens de ces mots qui m'ont marqué, moi qui réfléchis à ces questions d'éthique dans mon quotidien d'entrepreneur. « L'éthique, c'est ce qui provoque un dérangement dans le sujet », écrit-il. Nous sommes confrontés au Proche-Orient à cette question, à ce dérangement, et on comprend la phrase de Levinas : parce qu'il est facile de tuer, l'éthique, c'est ce qui dérange, c'est ce qui empêche, c'est ce qui devrait empêcher. « Un homme, ça s'empêche », disait Camus dans *Le Premier Homme*. Et il mettait cette phrase dans la bouche de son père, ce père qu'il n'a pas connu. Et il poursuivait : « Voilà ce qu'est un homme, ou sinon... ». Au Proche-Orient, les hommes ne s'empêchent plus. Et ils ne sont plus des hommes. Surtout quand ils tuent des enfants. C'est ce que, je crois, nous ressentons tous. C'est pour cela aussi que nous avons envie, que nous avons besoin que cette guerre s'arrête.

Comment faire taire le fracas des armes ? Peut-être simplement en passant par le regard. Les Israéliens et les Palestiniens ne se voient pas : en Israël, on ne voit pas la souffrance des Palestiniens. Et côté palestinien, on n'a jamais compris la Shoah, le traumatisme que cela représente pour les Juifs du monde entier et le rôle qu'a Israël pour eux, dans le monde d'après la Shoah : le refuge, la terre initiale, la terre promise, la terre du retour pour la sécurité. Or pour se comprendre, il faut commencer par se voir. Et accepter le droit de l'autre à exister : les Palestiniens sont aujourd'hui des Palestiniens, pas des Arabes égarés par hasard dans cette partie du monde arabe comme beaucoup de militants d'Israël le disaient et le disent encore. Les Palestiniens ont construit une identité nationale dans l'adversité. Cette identité existe aujourd'hui, il ne faut pas la nier. Et les Palestiniens doivent considérer le besoin de sécurité des Israéliens : c'est tragique d'écrire cela quand on voit la situation à Gaza. Mais la sécurité, surtout quand on a connu le traumatisme des traumatismes, ne se négocie pas. Alors, dans les deux camps, il y a des jusqu'au-boutistes qui veulent toute la terre, qui dénie à l'autre le droit d'exister, d'avoir un visage.

À ceux-là qui croient qu'ils vont à la fin des fins avoir la terre sans construire la paix, je rappellerai le poème de Victor Hugo : *L'Enfant*. Les premiers vers sont magnifiques et nous parlent aujourd'hui : « Les Turcs ont passé là. Tout est ruine et deuil / Chio, l'île des vins, n'est plus qu'un sombre écueil / [...] Tout est désert Mais non; seul près des murs noircis, / Un enfant aux yeux bleus, un enfant grec, assis / Courbait sa tête humiliée. » Le poème continue « Que veux-tu ? Bel enfant, que te faut-il donner [...] ? ». Le poète croit qu'il veut une fleur, un fruit, un oiseau. Mais non, rien de cela : « Ami, dit l'enfant grec, dit l'enfant aux yeux bleus / Je veux de la poudre et des balles ». La guerre mène à la guerre. Et à toujours plus de guerre. Les philosophes (Levinas), les écrivains (Camus), les poètes (Hugo) tracent le chemin de la raison. Lisons-les. Et trouvons ainsi la voie de la paix.